

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 10 (1872)
Heft: 23

Artikel: Voyage de Septimius dans l'ancienne Helvétie : vers l'an 180 de l'ère chrétienne : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181880>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'autre de s'avancer et, le verre à la main,
Lui fait boire un bon coup pour le remettre en train.
Puis, buvant à son tour, brusquement il s'arrête :
— J'ai bien peur, lui dit-il, que la mort ne s'apprête
A nous saisir tous deux. Mais j'y songe, ô bonheur !
Voire contrepoison pourra, pour votre honneur,
Faire voir sa vertu, montrer votre mérite...
Empoisonnés... tous deux... buvez et donnez vite.
Quoi.... dit l'autre, ce vin?... — Eh oui, dépêchez-

[vous.

L'arsenic était là... je le sens... sauvez-nous !...
— Ah ! mon Dieu ! je suis mort !... dit le pauvre

[empirique.

Mon remède jamais n'eut de vertu magique...
— Si vous n'y croyez pas, pourquoi l'avoir vendu ?
Dit le rusé compère au docteur éperdu.

— Ayez pitié de moi ; pour guérir ma misère
En me faisant docteur j'avais cru bien faire :
Dès longtemps le tranchet ne me nourrissait pas.
Mais, pour Dieu, ce poison nous conduit au trépas !
— Mon vin fait seulement (n'ayez aucune crainte)
Dire la vérité qu'on a trop longtemps feinte.

Alors notre rieur, ayant joué son tour,
Au public ébahi, de crier sans détour :
A qui ne sut chausser, vous confiez vos têtes !
De quel droit, bonnes gens, vous moquez-vous des

[bêtes ?

(L'Educateur).

Ch. Roy.

Voyage de Septimius dans l'ancienne Helvétie.

Vers l'an 480 de l'ère chrétienne.

V

(Cérémonies funèbres)

Un jour que nous nous promenions à Genève,
avec mon ami Papirius, un esclave couvert de sueur
s'approcha de lui, et, le tirant à l'écart avec tous
les signes de la tristesse, lui annonça que sa fille
unique venait de succomber à une maladie de lan-
gueur. Nous allâmes à son logis où nous trouvâmes
la mère livrée à toutes les horreurs du désespoir.
A peine Papiria eut-elle rendu les derniers soupirs,
que l'on commença les cérémonies funèbres. Son
père et sa mère s'en approchèrent avec recueil-
lement et déposèrent sur sa bouche un dernier bai-
ser. On procéda ensuite à la conclamation qui con-
sistait à appeler à grands cris le mort par son nom.
Plusieurs femmes entourèrent donc le lit de Pa-
piria, agitèrent son corps avec force et prononcè-
rent son nom à haute voix.

« Papiria, s'écriaient-elles, plus fraîche que le
matin, plus douce que l'agneau, plus belle que la
rose, Papiria, réponds ! »

Lorsque le silence de cette infortunée eut con-
firmé sa mort, on lui ôta son anneau et les jours
de deuil commencèrent. Ces Libitinaires vinrent
pour régler le convoi et fournir ce qui était néces-
saire à la cérémonie ; les Pollincteurs pour laver et
embaumer le corps. Papiria fut revêtue d'une robe
blanche, de la robe qu'elle aimait le mieux, placée
sur un lit et exposée sous le vestibule de la maison,
les pieds tournés contre la porte. Cette exposition

dura sept jours, que sa famille consacra au recueil-
lement, aux regrets et aux larmes.

Un hérault public annonça l'heure du convoi et y
invita les parents et amis. Le cortège se rendit en-
suite au champ des funérailles. Le chef des Libiti-
naires ouvrait la marche. Un corps de musiciens la
cadençait par des sons lugubres et prolongés. Ve-
naient ensuite le lit de la défunte, porté par huit
Tribuns de la treizième légion. Son visage était dé-
couvert, sa tête ornée de fleurs, et un esclave mar-
chant à côté du lit portait son buste en cire. Sui-
vaient les parents voilés d'un crêpe, la barbe lon-
gue et les cheveux épars ; puis les amis de la fa-
mille.

Douze jeunes filles, amies de Papiria, vêtues de
blanc et les pieds nus, accompagnaient leur malheu-
reuse compagne. Les pleureuses chantaient ses
louanges et exprimaient par leurs signes et leurs
sanglots la douleur de cet événement. La marche
était fermée par 300 soldats marchant lentement et
tenant leurs piques renversées.

Lorsque le cortège fut arrivé, on plaça le corps
de Papiria sur un bûcher préparé où les parents
mirent le feu en détournant la tête, au milieu des
lamentations et des cris. En un instant la flamme
eut dévoré le corps.

On recueillit avec soin les cendres dans des urnes
de terre que les prêtres consacrèrent par l'asper-
sion. Alors les pleureuses annoncèrent la fin de la
cérémonie. Tous les assistants se retirèrent, et, le
soir, dans un de ces tristes festins que l'usage a
consacré, confondirent de nouveau leurs larmes.

Un mendiant.

Ce mendiant est, à ce qu'il paraît, un vieillard
qui ne manque ni de gaité, ni d'esprit.

Rencontrant un pasteur sur la promenade de
Montbenon, il alla droit à lui, tendit la main et re-
çut une pièce de cinquante centimes.

Tous deux continuèrent leur promenade.

A un autre tour, ils se croisèrent de nouveau et
le vieillard s'approcha une seconde fois du pasteur
en lui tendant la main.

— Mais, mon ami, lui dit ce dernier, je viens
de vous donner tout à l'heure.

— Oh pardon, Monsieur, répondit le mendiant,
je croyais que vous ne le saviez pas.

— Par exemple, et pourquoi cela?...

— Parce que vous m'aviez fait la charité de la
main droite et je m'adressais à la main gauche, qui,
selon l'Evangile, doit ignorer ce qu'a fait l'autre. Je
pensais, Monsieur, que vous pratiquiez ce pieux
précepte.

Le mot était si naïf et si fin que le pasteur fut
désarmé et fit l'aumône une seconde fois.

A la suite d'un pari sur la question de savoir
lequel du sexe faible ou du sexe fort était le plus
adonné à la vanité, deux messieurs, en compagnie
de témoins, allèrent se poster devant un magasin de
glaces de New-York, afin d'observer attentivement